

Europe, peur et honte *Francesco Giorgi*

Gianni Baget Bozzo écrit : « L'Amérique n'a pas peur, l'Europe a peur (...) Mais il y a un mal plus profond : non seulement nous avons peur, mais nous avons honte. Honte d'avoir fait les colonies, honte d'être plus riches que les autres, non seulement nous avons peur, mais nous nous sentons aussi coupables d'exister. Pire que ceci on meurt ; et c'est ce que nous sommes en train de faire. L'Église aussi en Europe est honteuse ; les catholiques se sentent coupables de tout ce qu'ils ont fait et oublient tout ce qu'ils ont subi (..) Nous oublions les martyrs, et nous sommes honteux de leurs victoires (...) En tant qu'Italiens, nous haïssons notre histoire civile, en tant que catholiques, notre histoire catholique. Nous nous sentons coupables en tant qu'Européens et comme catholiques. Ceci est un mal qui ronge la vie civile et la vie ecclésiale »¹.

Mais quelles racines a donc ce mal qui « ronge », plus que la « vie civile et la vie ecclésiale », les âmes européennes ? « Nous nous sentons — dit Baget Bozzo — coupables d'exister ». Mais à l'égard de qui ou de quoi, pouvons-nous sentir notre *existence* « coupable » ? C'est vite dit : seulement à l'égard de notre *essence*. On se sent en effet « coupable » dans notre existence seulement quand celle-ci n'exprime pas ou ne manifeste pas notre essence, mais au contraire la contredit ou la nie.

Alors qu'un perroquet peut seulement exister comme perroquet et une poule peut exister seulement comme une poule, l'être humain, en effet peut exister aussi comme « non-être humain ». C'est la condition de la liberté. L'exister n'est plus déterminé de manière *naturelle* par l'être, mais plutôt de manière *spirituelle* par la conscience de l'être. Il y a toutefois divers degrés de conscience de l'être, et donc, en correspondance à chacun de ceux-ci, des modalités variées ou qualités de l'exister.

L'actuelle existence des Européens, par exemple, est déterminée par le plus bas de ces degrés : ce qui revient à dire, par celui de la conscience spatiale, matérielle ou corporelle de l'être ou du je, auquel correspond une existence caractérisée, dans le bien ou le mal, par l'égoïsme et par le matérialisme.

Eh bien, Si ce que soutient Baget Bozzo est vrai, cela veut dire alors que l'ego des Européens qui, ayant désormais achevé sa mission historico-évolutive (liée à la première phase de développement de l'âme consciente, ou de l'individualisme), mais étant en même temps récalcitrant à développer une conscience de soi plus profonde (celle du « Soi spirituel »), se sent désormais harcelé par la peur et la honte. Que l'on tienne compte en outre de même que, trahissant sa propre essence, on trahit aussi sa « mission » spirituelle-culturelle, ou son « devoir » historico-évolutif. Pendant ce temps, donc, la peur et la honte harcèlent parce qu'elles voudraient le pousser à grandir et à réaliser une conscience de soi différente et plus élevée, de soi, des autres et du monde.

De ces deux émotions (uniment avec celle de la colère, Karl König a écrit ceci : « Quand Adam et Ève abandonnèrent le Paradis terrestre, ils furent accompagnés par la honte et la peur et précédés de la colère, mais dans leur cœur retentissait la parole de l'Ange : « Peu à peu nous vous ramènerons en arrière ». Les enfants d'Adam et Ève ont appris à comprendre que le Paradis se rouvrira devant eux quand ils transformeront leur âme, quand la colère se sera transformée en amour, la honte se sera métamorphosée en espoir et la peur en foi »².

König, toujours, appelle notre attention sur le fait que la honte et la peur représentent deux états d'âme diamétralement opposés. « La peur — écrit-il en effet — nous fait trembler, quand on nous surprend, nous tremblons, suons, claquons des dents, pâlissons, nous rigidifions et sommes tout tendus. Nous n'éprouvons aucune impulsion, aucune poussée à fuir, nous sommes trop effrayés pour abandonner le coin de la Terre où nous sommes. La peur nous tient si étroitement à sa merci qu'elle nous empêche de nous mouvoir. Nous nous entortillons tout autour de notre être, comme si elle voulait nous triturer l'âme et le corps. La honte est l'expérience opposée. Au lieu de nous rigidifier et de nous immobiliser, nous éprouvons la sensation de nous liquéfier et de fondre sur place. Au lieu de pâlir, nous rougissons sur tout le

¹ *Tempi*, 13-18 février 2003.

² K. König : *L'âme humaine* — Natura e Cultura, Alassio (SV) 1996, p.52..

visage et le cou, parfois carrément sur les épaules et sur la partie supérieure de la poitrine [érythème pudique, *ndi*]. Il peut arriver que l'on sue également, mais c'est une sueur chaude et non pas froide comme la peur [ce qui ne nous empêche pas de dire, une fois la peur passée : « *Ouf ! J'ai eu chaud !* », *ndi*]. Ils s'appartiennent donc comme le jour et la nuit, lumière et ténèbre. La peur nous fait nous contracter, elle fait contracter les capillaires de la peau et fait retirer le sang de la surface de la peau ; la honte nous fait nous étendre, dilater les capillaires, le sang affleure à la surface des parties supérieures du corps »³.

Ce qui est le plus intéressant, toutefois, c'est que König, en développant ses considérations (à la lumière de la science de l'esprit), parvient à dévoiler les rapports entre la honte avec l'événement de la naissance et de la peur avec celui de la mort : justement avec les deux événements qui délimitent, à savoir, l'espace et le temps (la passé et le futur) de notre existence. « Naissance et mort — écrit-il justement — sont ancrées au tréfonds de notre âme comme un navire au port. Quand on s'approche le danger, émerge la mort sous forme de peur. Quand nous nous mesurons dans la rencontre avec d'autres êtres humains, affleure la naissance sous forme de honte »⁴. Ces références à la naissance et à la mort, cependant, nous rappellent aussi les deux premiers de la maxime du Rose-Croix : « *Ex Deo nascimur* », « *In Christo morimur* », « *Per Spiritum Sanctum riviviscimus* ».

Pour revenir à nous, nous pourrions donc dire que les Européens en s'obstinant à porter en avant la conscience spatiale, matérielle ou corporelle, de je et, à cause de cela même, l'existence de l'ego (en tant que *habeo, ergo sum*), ont honte *d'eux-mêmes* en face du Père et ont peur *d'eux-mêmes* en face du Fils et d'autant plus qu'ils tentent d'éviter la rencontre avec le second d'autant plus ils tentent de se cacher aux yeux du premier. Le fait est que si le Christ vit dans le Je, tout comme le Je se reflète dans l'ego. Mais l'ego ne le sait pas, et craint de le découvrir. En craignant de le découvrir, il mobilise toute la culture matérialiste (ou bien son *pendant* [en français dans le texte, *ndi*] : l'abstraite culture spiritualiste), pour qu'elle l'aide à exorciser sa propre peur et sa propre honte. L'ego ne dit pas, en fait comme le Baptiste : « il faut que Lui grandisse et que je me rapetisse », mais vend le Je, comme Judas, pour « trente deniers ».

Pour les Européens (laïcs, catholiques ou non-catholiques), vendre le Je (ou l'esprit), pour « trente deniers » (pour le profit ou bien au sens large, pour l'utilité matérielle), signifie cependant vendre son être propre, sa propre mission ou sa propre tâche. Qu'on ne s'illusionne donc pas, il n'y aura ni paix, ni justice, ni liberté, ni fraternité ni d'égalité, tant que l'on n'aura pas le courage d'ouvrir notre âme à une conscience de l'esprit moderne et renouvelée.

Ceci adviendra — dite en effet Steiner (nous sommes en 1922) — seulement si « l'on peut créer un accord entre les nouveaux germes existant en Europe (...) et ce qui — je voudrais même dire à un degré supérieur de la civilisation — résulte en Amérique surtout pour les personnes cultivées. Une entente qui vise à aller vers l'Occident qui créera le terrain pour la compréhension d'une évolution spirituelle intérieure de l'Occident lui-même (...) Dans tout l'Orient, on croit sans autre à l'esprit existant dans la nature humaine, et on regarde avec un certain mépris tout ce qui, comme on dit, sous la contrainte de la technique et de la mécanique, fait travailler l'être humain lui-même comme une roue, dans une machinerie du domaine de l'ordonnement social. Seulement quand, à partir d'une base réelle, que moi j'ai décrite, ce qui revient à dire à partir de l'union de l'esprit européen d'avec celui américain, sera produite une spiritualité dans la conception du monde, seulement alors le pont sera jeté vers l'Orient (...) Quand, ensuite l'Occident aura fait renaître l'esprit en son sein, quand l'Orient ne verra plus seulement son esprit, mais pourra voir aussi chez les commerçants et hommes d'affaires les représentants d'une conception spirituelle du monde, alors l'Orient aussi ne regardera plus de haut, alors lui aussi pourra trouver la voie de la compréhension »⁵.

Une ultime annotation. Baget Borro écrit encore : « Nous avons honte de rappeler les racines chrétiennes (nous disons plutôt judéo-chrétiennes pour nous cacher). Et comment pouvons-nous prétendre dire dans la Constitution européenne ce que nous nions dans notre conscience quotidienne ? ».

³ *Ibid.*, pp.46-47.

⁴ *Ibid.*, p.50.

⁵ Rudolf Steiner : *Polarité entre Orient et Occident* — Antroposofica, Milan 1966, pp.209-211.

C'est vrai. Il nous semble opportun d'ajouter, toutefois, que si d'affirmer « dans la Constitution européenne ce que nous renions » en nous serait hypocrite, alors y affirmer ce qui fût déjà affirmé en nous serait superflu. La vérité est une autre, et Ernesto Buonaiuti : « C'est seulement grâce à une mensonge colossal que nous disons encore chrétiens. Le Christianisme, nous devons le conquérir »⁶.

Mais si le Christianisme n'existe pas encore, alors c'est quoi alors ? C'est vite dit : d'une part, le non-christianisme des croyants (à savoir celui — comme nous l'avons rappelé ailleurs — qui a poussé le théologien Bruno Forte à se demander : mais « le Dieu des chrétiens, est-il un Dieu chrétien ? »)⁷, et de l'autre, le christianisme des non-croyants. Le premier est celui de ceux qui veulent croire nonobstant leur matérialisme ; alors que le second est celui de ceux qui ne peuvent pas croire à cause de leur matérialisme. Dans une de nos « petites nouvelles », nous nous sommes déjà préoccupés, à ce dernier propos, du livre que Salvatore Natoli a intitulé pour le coup : *Le christianisme d'un non-croyant*⁸. Giuseppe Cantarano écrit en effet en le présentant⁹ : « Peut-on être chrétiens sans devoir croire en Dieu ? Un « non-croyant » peut-il se dire chrétien ? Voilà des questions paradoxales. Et pourtant, en suivant la réflexion du philosophe « néo-païen » Salvatore Natoli (*Le christianisme d'un non-croyant*, éditions Qiqajon, Communauté de Bose, 91 p., 6 €), le christianisme peut être partagé aussi par ceux qui n'y croient pas. Par celui qui ne croit à aucune résurrection. Il peut être partagé par celui qui n'attend pas le retour du Seigneur. À condition cependant que l'on assume la théologie de l'incarnation comme « pratique de charité ». Et ceci est non seulement possible, écrit Natoli, mais nécessaire. Une fois que, sur le modèle de la *kenosis* — de l'évidement divin —, Jésus se donne inconditionnellement aux hommes afin qu'ils répliquent son geste. Qui consiste justement à se donner totalement aux autres. Dans ce sens, la « pratique de la charité est le moyen pour donner suite en soi à l'incarnation de Dieu », écrit Natoli. C'est la voie royale pour expérimenter le divin en l'homme ».

Eh bien, ceci est une preuve que celui qui a dit que les voies menant à l'Enfer sont pavées de « bonnes intentions » connaissait vraiment bien son affaire. Que fait en effet Natoli ? Il affirme « l'évidement divin » (ou christique) de l'homme Jésus culminant avec la mort et nie le « remplissage divin » (ou christique) de tous les êtres humains qui culmine avec la résurrection (et donc avec la Pentecôte). En dépit de la « divinhumanité » ou de la « théandrie » de Soloviev, il ne fait donc que confesser un christianisme à mesure du matérialisme ou — dirait Nietzsche — « de l'humain, trop humain »).

Tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, reconduisent le christianisme à une éthique », et l'éthique à la pratique (boniste) de la « charité » ou de la « solidarité », feraient par conséquent bien de réfléchir. L'unique « voie royale » pour expérimenter *le divin dans l'homme et l'homme dans le divin* c'est celle du Christ ; la voie pour expérimenter *seulement le divin dans l'homme* est en fait celle d'Ahriman, alors que la voie pour expérimenter *seulement l'homme dans le divin* c'est celle de Lucifer.

Francesco Giorgi — ospi.it — Rome le 14 février 2003

(Traduction Daniel Kmiecik)

⁶ G.B. Guerri : *Hérétique et prophète* — Mondadori, Milan 2001, p.1.

⁷ B. Forte : *Trinité comme histoire* — Paoline, Cinisello-Balsamo (Milan) 1985, p.13

⁸ S. Natoli : *Le christianisme d'un non-croyant* — Éditions Qiqajon, Communauté de Bose 2002. La « petite nouvelle » en question est celle du 14 février 2003 : Francesco Giorgi : « Peut-on être « romanistes » sans devoir croire en Rome, ou « latiniste » sans croire dans le Latium ? Ou, plus sérieusement, « matérialiste » sans devoir croire dans la matière, ou « spiritualiste » sans devoir croire dans l'esprit ? Nous étions convaincus qu'on ne se pouvait pas faire cela jusqu'à présent. Mais bien entendu nous nous trompons. Giuseppe Cantarano écrit en effet (dans *Il Giornale* du 11 février 2003) : « Peut-on être chrétiens sans devoir croire en Dieu ? Un « non-croyant » peut-il se dire chrétien ? Voilà des questions paradoxales. Et pourtant, en suivant la réflexion du philosophe « néo-païen » Salvatore Natoli (*Le christianisme d'un non-croyant*, éditions Qiqajon, Communauté de Bose, 91 p., 6 €), le christianisme peut être partagé aussi par ceux qui n'y croient pas. Par celui qui ne croit à aucune résurrection. Il peut être partagé par celui qui n'attend pas le retour du Seigneur ». L'unique consolation qui nous reste c'est qu'évidemment que l'Apôtre Paul se trompe aussi en disant aux Corinthiens : « Or, si Christ n'est pas ressuscité, vaine est notre prédication, et vaine est aussi votre foi » (15, 14). » (T.D.K.)

Voir aussi Francesco Giorgi : *Europe, peur et honte* du 14 février 2003 et *Pensée chrétienne et antichrétienne* du 28 mars 2003 [Traduits en français sous les fichiers FG140203.DOC et FG280303.DOC, disponibles auprès du traducteur. *ndt*]

⁹ Dans *Il Giornale* du 11 février 2003.